

I. LETTRE DU RECTEUR MAJEUR

Turin, en la fête de saint Jean Bosco, 1969

Mes chers Fils et Confrères,

Il m'est particulièrement agréable de reprendre ma conversation avec vous en ce jour consacré à notre Père. Au moment où je vous parle, une foule pieuse et recueillie, composée de Salésiens et de Salésiennes, de fidèles, parmi lesquels beaucoup de jeunes, défile sans interruption dans la Maison-mère, dans la Basilique, pour rendre hommage et adresser une prière au Saint de la jeunesse.

Je pense avec émotion qu'à la même heure, dans les continents, des milliers de coeurs font monter leur prière vers Don Bosco, vers celui qu'ils considèrent comme un Père et comme un Maître.

Je voudrais cependant ajouter que l'hommage le plus vrai et le plus valide que notre Père attend de nous, est que nous soyons fiers d'être ses fils en cette période d'agitation et de confusion, que nous ne nous contentions pas d'un attachement sentimental et vaporeux, mais que nous lui soyons vraiment fidèles. Sans cela nous courrons le risque de faire du verbalisme creux ou du sentiment, qui n'ont rien à voir avec un amour authentique qui — il convient de le rappeler — se traduit par des faits.

Il y a quelque temps, Paul VI rappelait à un groupe de Salésiens nouvellement ordonnés: « Vous pouvez avoir dans l'Eglise une influence considérable, si vraiment *vous serez ce que vous êtes* »; en d'autres termes, si nous restons fidèles à Don Bosco.

J'en viens maintenant à dire un grand merci aux nombreux confrères qui, à l'occasion de Noël, ont voulu m'envoyer leurs voeux. Je les remercie ici, parce que je crains que nombreux sont ceux auxquels je n'ai pas pu faire parvenir personnellement mes remerciements. Je tiens cependant à les assurer que j'ai eu pour eux une pensée de gratitude

au cours du *memento* de la Messe et que j'ai fait miens les voeux et les intentions de chacun.

J'ai également été heureux de recevoir, en plus des voeux, des nouvelles — souvent réconfortantes — sur la vie et les activités de bon nombre de nos oeuvres. Ce qui m'a particulièrement réconforté c'est d'avoir pu constater que partout on a compris l'importance du Chapitre général spécial, que déjà on travaille sérieusement et avec entrain à la préparation du Chapitre provincial. J'ai dit sérieusement. En effet, des études et des recherches sont faites afin de donner à la Congrégation, sans démagogie ni extrémismes mais avec réalisme, l'apport de notre expérience personnelle et surtout le signe concret de notre souci pour une rénovation vraie et féconde.

L'accueil réservé à la lettre sur la pauvreté

Il y a d'autres nouvelles réconfortantes qui sont venues accompagner les voeux de Noël: toutes celles qui nous ont fait part de l'accueil qui fut réservé à la lettre « *Notre pauvreté, aujourd'hui* ».

Je ne vous cacherai pas j'ai été touché de constater qu'il y avait un tel assentiment et, plus encore, une telle prévenance. Vous me permettrez que je glane parmi les nombreuses lettres. Un confrère dit avec sa simplicité limpide: « Je m'étais entouré de tant de petites choses sans m'en rendre compte. En lisant votre circulaire, j'ai dû rougir. Et dire que je me disais missionnaire. Dire que dans ma paroisse existe une pauvreté qui semble incroyable. Mais j'ai déjà commencé à faire en sorte que ma vie corresponde davantage à mes engagements... Veuillez accepter mon humble lettre. Je suis avec vous ».

Un autre confrère a écrit à son supérieur: « La lettre du Recteur majeur sur la pauvreté commence à faire effet sur moi. Ci-joint un chèque que mon frère m'a envoyé pour que je me fasse faire un beau costume. Ce beau costume pourra servir à tant de pauvres qui frappent à la porte de votre coeur ».

Un Directeur dit: « Merci de la lettre sur la pauvreté. Il était temps d'entendre parler clairement... Nous en lisons trois ou quatre paragraphes tous les jours en guise de méditation. C'est une nourriture qui pénètre les os ».

Un Provincial reconnaît: « A la suite de votre lettre, pour la première fois, le Conseil provincial s'est expressément occupé de la pauvreté dans notre Province. A côté de situations réconfortantes il s'en est dégagé d'autres qui pousseront les supérieurs et les autres confrères à revoir et à prévoir de quoi créer une mentalité en harmonie avec les principes et les directives contenues dans votre lettre ».

Un autre Provincial a invité les confrères de sa Province à lui faire part, en toute liberté, de leurs remarques et de leurs suggestions, soit en ce qui concerne les responsabilités propres du Conseil provincial, soit en ce qui concerne la Province.

Dans de nombreuses communautés ont lieu des réunions au cours desquelles on ne fait pas seulement de courageux examens de la situation, mais où l'on passe aussi à des décisions concrètes.

J'attends que chaque Provincial m'envoie, en temps voulu, un compte rendu de ce qui a pu être réalisé.

J'ai cité quelques exemples parmi tant d'autres. Ce qui est réconfortant, c'est la réaction positive que la lettre a suscité partout. Il faudra cependant continuer et ne pas laisser se perdre ce grand appel. Il faudra surtout nous engager tous à soutenir en paroles et plus encore en actes, le climat de pauvreté vécue auquel Don Bosco, un peu plus que jamais à l'Eglise, nous invite en ces jours.

Un tel engagement, soyons-en persuadés, implique que chacun se préoccupe non pas de ce que les autres doivent faire, mais de ce que, en toute loyauté, chacun d'entre nous doit faire.

Ce n'est qu'ainsi qu'on réussira à donner à la Congrégation cet élan de jeunesse qui plonge ses racines dans la pauvreté.

Encore un mot sur la solidarité

A l'engagement de la pauvreté se trouve lié celui de la solidarité. Je sais qu'en ce domaine aussi il se passe quelque chose dans les Provinces. Il est évident, comme je l'ai déjà écrit, qu'il s'agit d'un devoir qui touche à la fois à la justice et à la charité fraternelle. C'est précisément pour cela que les fruits de cette solidarité doivent provenir et de chacun de nous et de nos communautés. Il ne s'agit pas de recueillir des offrandes parmi nos bienfaiteurs, ni de faire des quêtes, ni d'organiser des loteries

pour renflouer nos oeuvres nécessiteuses. Il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit plutôt d'une pauvreté vécue plus généreusement, d'administration plus circonspecte et plus soignée, de gestion plus intelligente et plus sage et — pourquoi pas? — de certains renoncements à des choses superflues et peut-être inopportunes. C'est de cela que devront provenir les fruits concrets de notre solidarité avec nos confrères et nos oeuvres qui sont dans le besoin.

Ces oeuvres, croyez-moi, j'ai pu m'en rendre compte moi-même, manquent trop souvent des moyens vitaux élémentaires, de sorte que les confrères non seulement vivent dans des conditions d'extrême pauvreté mais doivent se résigner à voir leur action tant sociale que apostolique frappée de paralysie, et cela faute de moyens.

C'est pourquoi vous me permettrez de vous présenter déjà une première liste de nos oeuvres dans le monde, qui ont sérieusement et rapidement besoin d'être aidées. Ce sont des oeuvres dont je connais l'indigence soit personnellement soit par ce que m'en ont rapporté les Conseillers régionaux. J'ai pu voir moi-même un grand nombre de ces oeuvres. Je peux dire que j'en suis resté édifié, mais que je suis aussi choqué par la situation matérielle de toutes ces oeuvres. Nous ne pouvons pas rester indifférents à leur égard.

Ici, au Centre, nous avons fait et nous faisons ce qui est en notre pouvoir pour leur venir en aide. Mais les besoins sont énormes et nos possibilités ne sont absolument pas en proportion avec les demandes.

Mais imaginez quelle aide solide pourrait être mis en oeuvre en mettant ensemble les fruits d'une solidarité entre de si nombreuses Provinces.

Pour que la distribution puisse se faire en rapport avec les vrais besoins des diverses oeuvres signalées, il convient que les sommes soient envoyées au Centre, avec la mention: « Au Recteur majeur pour la solidarité fraternelle », en indiquant l'ordre de préférence pour deux ou trois oeuvres auxquelles cette somme pourrait être destinée.

Il est clair qu'il sera tenu compte de ces indications. Les « *Atti* » donneront ensuite, en temps voulu, le relevé exact des sommes qui nous seront parvenues.

Il se peut que nous ne réussions pas tout du premier coup. Nous

chercherons à faire les corrections nécessaires en cours de route. Ce qui importe, c'est de commencer, bien décidés à ne pas laisser se perdre cet appel à la solidarité fraternelle.

Je suis certain que je ne vous attendrai pas en vain au rendez-vous de la charité fraternelle.

Oeuvres proposées à la « solidarité fraternelle »

EUROPE

De l'autre côté du *Rideau de fer*. Cinq maisons de formations. Pour des raisons évidentes, nous ne citerons pas le nom de ces maisons ni les pays où elles sont implantées.

AMERIQUE LATINE

I. *Bolivie*. C'est un des pays qui souffre le plus des tourments du développement. En soi, c'est un pays riche en ressources naturelles, mais son économie est encore très pauvre. Les Salésiens, avec l'aide des secours venus de l'extérieur, sont en train de construire à *Calacoto* un juvénat. L'édifice de deux étages reste à achever. Il existe à peine l'armature en ciment. C'est une oeuvre nécessaire, étant donné que la Bolivie est un pays pauvre en vocations.

II. *Brésil*. 1) *Corumbá* - « *Cidade de Dom Bosco* » (Province de Campo Grande). Il s'agit d'une oeuvre appelée à contribuer au « lancement » d'un quartier de la ville. Les Salésiens ont projeté d'y implanter des ateliers, une chapelle, et des logements d'urgence.

2) *Belem - Sacramenta* - « *Escola industrial salesiana* » (Province de Manaus). Il s'agit d'un internat pour enfants abandonnés. Cette oeuvre aurait besoin d'équipements pour ses ateliers.

3) *Les missions du Rio Negro* (Province de Manaus). Ces missions ne sont pas en mesure de pourvoir elles-mêmes à leurs besoins, spécialement en ce qui concerne ses écoles pour les indigènes.

III. *Equateur*. *Les missions du Vicariat de Méndez* (Province de Cuenca). Cinq de ses chapelles et édifices contigus, construits en bois, menacent ruine.

IV. *Haïti*. A *Port-au-Prince*, nos confrères ont besoin d'être aidés pour pouvoir continuer à donner une écuelle de riz et de haricots à quelque 3.000 enfants des bidonvilles. Ils demandent aussi une aide pour payer les maîtres qui font classe à 1.200 garçons rassemblés dans un hangar.

V. *Paraguay*. Parmi les nécessités les plus urgentes nous signalons:

1) *Le juvénat d'Ypacarai*. La cuisine, le réfectoire et la chapelle en sont encore aux murs. Une aide un peu consistante aiderait à finir ces constructions et permettrait aux Salésiens sur place de se dédier davantage à la formation des juvénistes.

2) *L'Oratoire « San Luis » d'Asunción*. Patronage quotidien, fréquenté journallement par plus de 300 jeunes. Ne dispose actuellement que d'un toit qui sert de chapelle, d'école, de cinéma et d'abri quand il pleut. Il serait urgent de construire quelques locaux, de façon à pouvoir assurer en même temps des activités différentes.

VI. *Uruguay*. *Le scolasticat de théologie et de philosophie du Manga*. La Province, étant donné sa situation financière et aussi celle du Pays, ne peut fournir à la bibliothèque les ouvrages de base dont elle aurait besoin. Le scolasticat accepterait avec reconnaissance des ouvrages comme par exemple le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, le *Dictionnaire de Spiritualité*, *Mansi*, *Migne*, ou le *Corpus Scriptorum Vindobonense*, etc...

ASIE

I. *Corée*. Les souffrances de la Corée du Sud sont bien connues de tous. Nos confrères partagent la situation des gens au milieu desquels ils vivent.

1) *Les frais de formation des jeunes confrères* se montent mensuellement à 1.200 dollars. Il n'est pas possible à cette Province d'assumer seule cette charge.

2) *Les constructions du juvénat de Kwanju* ont dû être suspendues, faute de ressources. Il faudrait 66.000 dollars pour reprendre les travaux.

II. *Inde*. Aux confins du Bengale et du Bihar, nos confrères ont

pris en charge une mission de 33.000 âmes. Leurs activités sociales pèsent lourdement sur le budget de la Province qui, par ailleurs, essaye de résoudre le problème de financement de ses maisons de formation.

III. *Vietnam*. Ce pays si éprouvé ne manque pas de vocations. Mais comment les prendre en charge? 80.000 dollars permettraient de fonder un juvénat.

AFRIQUE

Congo. La « *Cité des Jeunes* » de *Lubumbashi* demande de l'aide. Il s'agit là d'une oeuvre qui s'occupe des plus pauvres parmi les pauvres.

Les volontaires de l'Amérique latine à l'oeuvre

Mais il est vrai que la charité n'est pas seulement faite de pain.

Dans la lettre précédente je vous disais que l'envoi de secours en hommes, là où ils manquent de manière dramatique, est elle aussi une formule de solidarité encore plus efficace et qui s'impose de façon non moins urgente que elle qui s'exprime en grandeurs pécunières.

Je peux vous dire que l'envoi de volontaires en Amérique latine, sans prétendre avoir résolu tous les problèmes, a cependant été une heureuse transfusion de sang pour certaines Provinces qui se trouvaient vraiment dans une situation très grave. Les Provinciaux ont déjà exprimé leur contentement au sujet des volontaires, qui peu à peu s'insèrent dans leur mission pastorale. Ils expriment aussi leur reconnaissance envers les Provinces d'origine qui ont fraternellement fait ce don, souvent au prix de lourds sacrifices.

Les volontaires, de leur côté, m'ont écrit et me disent être heureux de tout le travail pastoral qu'ils ont trouvé. L'un d'eux, se faisant en quelque sorte l'interprète des autres, m'écrit: « Il est vrai que nous vivons dans des conditions très différentes de celles de nos Provinces d'origine. Les difficultés au milieu desquelles nous nous trouvons sont sérieuses. Mais nous ne regrettons pas ce que nous avons abandonné. Chacun de nous est heureux d'avoir tout donné au Seigneur. Chaque jour nous renouvelons notre offrande ».

Et voici en quelques mots le programme de nos volontaires. D'une part « tout donner au Seigneur ». Il a en effet besoin de coeurs généreux qui savent se donner sans réserves et qui ne craignent ni sacrifices ni renoncements. D'autre part « tout donner aux âmes ». Elles sont innombrables dans ces Pays et seraient disponibles à l'action du prêtre, si elles n'étaient pas comme des brebis sans berger...

« Donner tout » pour venir en aide à nos courageux confrères de ces pays. Ils sont trop peu nombreux pour pouvoir répondre à toutes les nécessités, pour soutenir les malades et les mourants, pour ne pas se sentir découragés devant la situation précaire de ces diocèses, des ces oeuvres apostoliques.

« Donner tout » pour rendre témoignage, soit aux confrères qui restent dans les oeuvres ordinaires, soit aux jeunes qui, avant d'embrasser la vie religieuse, veulent voir une Congrégation qui ne se traîne pas dans la routine mais vit profondément de l'esprit missionnaire que Don Bosco nous a transmis. Cet esprit missionnaire est fait avant tout de foi vécue et éprouvée et débouche en charité paulinienne, cette charité qui se fait tout à tous, sans souci des sacrifices, afin de conduire tous les hommes au Christ.

Il ne suffit pas de discuter; mieux vaut agir concrètement

Arrivé à ce point, il me semble utile de faire une observation qui, à première vue, peut sembler hors de propos. C'est un fait: à notre époque, les rencontres, les tables-rondes, les congrès se sont multipliés à l'infini. Trop souvent on met tout en discussion et on finit par ne rien faire de concret ni de constructif. Pire encore, ceux qui y prennent part, en reviennent avec un sentiment de confusion dans les idées. Cela se répercute ensuite par un profond malaise, par des réactions arbitraires et abusives un peu dans tous les domaines de la vie de l'Eglise et même chez nous.

Je ne condamne pas les rencontres, les tables-rondes et autres réunions de ce genre. Au contraire. Si on a pris soin d'en prévoir le nombre, les thèmes à débattre, le but, la personnalité des participants et des animateurs, les dépenses que cela entraînera, si ces rencontres

sont sérieusement préparées et si elles se déroulent dans l'ordre, j'estime qu'elles sont utiles et rentables.

Ce que je veux dire, c'est que de telles rencontres, je parle surtout de notre milieu, ne peuvent jamais substituer les structures habilitées à édicter des normes directives. De plus, les conclusions d'une rencontre — quoi qu'on en dise dans certains milieux pas toujours bien équilibrés — ne peuvent pas être présentées ni retenues pour décider ou motiver une initiative ou une ligne de conduite. Cela, je le répète, appartient aux autorités compétentes. Agir en dehors de cette ligne serait se mettre sur une pente qui entraînerait, en bien des cas, un processus de dislocation qui nous entraînerait, à mon avis, au chaos.

A propos de cette inflation de rencontres, dénoncée de toutes parts, je voudrais ajouter ceci. Comme beaucoup de confrères l'ont noté, il serait sans doute plus utile pour notre Congrégation, et pour l'Eglise, que ces rencontres cherchent comment appliquer concrètement les prescriptions et les directives qui nous sont données, et qui nous seront encore données, en réponse à tel besoin ou à telle nécessité.

Il est sûrement plus rentable pour la Congrégation et pour chacun de nous, de consacrer son temps à un travail sérieux, organisé, systématique, se déroulant conformément à une ligne de conduite déjà tracée par tant de documents conciliaires, pontificaux et salésiens. Il vaut mieux se joindre à un effort commun plutôt que de se disperser en logomachies, en critiques et en contestations qui trop souvent n'apportent aucune lumière et sont loin d'apporter ce véritable enrichissement dont l'Eglise et la Congrégation ont un besoin urgent.

Collaborer pour améliorer

Le récent discours de Paul VI aux ouvriers de Taranto vient fort à propos. « Ce dont il est actuellement le plus question — dit le Saint-Père — c'est la contestation. Elle semble faite pour ronger, détruire, enlever l'attachement et la confiance envers les institutions en place. Que restera-t-il de tout cela? Nous n'en savons rien. Mais à voir votre fidélité, votre prévenance, votre vivacité et votre sérénité, il nous vient à l'esprit un autre mot que Nous voudrions vous livrer. Au lieu d'être une formule qui démolit, c'est une formule qui se veut

constructive: non pas celle de la contestation, mais celle de la collaboration. *Collaboration!* Efforcez-vous, cherchez à travailler ensemble. Des malheurs, il y en a par milliers, des défauts par centaines, il y a tant de lacunes, tant de choses inachevées et il y a tant de choses à faire, tant d'œuvres nouvelles dont le monde moderne offre la possibilité. Travaillons ensemble, cherchons à construire, oui, cherchons à édifier une belle cité moderne pour l'homme et une belle cité de Dieu, où les chrétiens se retrouvent en frères et en citoyens » (*Osservatore Romano*, 27-28 janvier 1969).

Dans ce domaine, nos volontaires de l'Amérique latine nous donnent un magnifique exemple: ils ne font pas de discussions et ne font pas de contestations. Ils ne s'embourbent pas dans des problématiques et des « problématismes ». Avec la simplicité de ceux qui ont été des vrais constructeurs dans l'Eglise, ils disent: « Nous voici. Notre contestation est dans notre donation totale: pour Dieu et pour les âmes ».

Appel renouvelé pour l'Amérique latine

Leur exemple donne à chacun de nous courage et confiance et nous incite en même temps à réfléchir et — pourquoi pas, si le Seigneur nous l'inspire — l'invitation à d'autres volontaires pour l'Amérique latine. Année encore, l'invitation à d'autres volontaires pour l'Amérique latine. Les conditions restent les mêmes: prêtre, autour de la quarantaine, pour une période de cinq ans, pour une activité pastorale. Mais je ne veux pas faire tort aux coadjuteurs. Beaucoup m'ont envoyé des lettres de protestation — d'ailleurs fort charmantes — me reprochant de les avoir exclus lors du précédent appel. Eh bien, faisons acte de réparation: j'étends l'invitation aux confrères coadjuteurs, selon les conditions identiques à celles des prêtres.

J'ai sur mon bureau diverses demandes qui me sont parvenues au cours des mois passés. Après ce nouvel appel officiel, je suis sûr que d'autres confrères se présenteront, conscients de devoir affronter une vie pénible, disposés à donner leur contribution personnelle à la diffusion du message de salut et prêts à venir en aide à nos frères qui

dans ces pays nous lancent leur S.O.S. Il me semble qu'un tel service va au-devant du désir de ces Salésiens qui veulent accomplir un travail apostolique en un milieu pauvre, au service des pauvres, en cette partie de l'Amérique qui est, en ce moment, le centre d'intérêt passionné de l'Eglise. Rien ne manque pour répondre à leur désirs. Les Provinces qui perdent certains de leurs membres seront largement récompensées. L'épanouissement d'un nouveau climat missionnaire suscitera dans ces Provinces un regain de générosité et de ferveur et une relance efficace des vocations.

Je demanderais que les « offrandes » des volontaires ne me parviennent pas au-delà du mois d'avril. Cela est nécessaire pour pouvoir préparer en détail leur prochain départ.

Le Chapitre général spécial des Soeurs Salésiennes

Avant de passer à deux sujets d'intérêt plus particulier, permettez-moi de vous faire part d'une information. En ces jours-ci a lieu à Rome, dans le nouveau « *Istituto Internazionale Maria Ausiliatrice* », le Chapitre général des Soeurs Salésiennes. Vous en connaissez l'importance, tant par les problèmes suscités par la nature même d'un tel Chapitre que par le fait de la composition d'un nouveau Conseil supérieur. Le précédent s'était en effet retiré à la suite de la démission de la Supérieure générale.

En tant que Délégué Apostolique de l'Institut des Soeurs, je suis appelé à suivre les travaux de ce Chapitre qui montre combien il est conscient du mandat qui lui a été confié en cette période délicate.

Etant donné la complexité et le nombre des thèmes à l'ordre du jour, il est à prévoir que les travaux s'étaleront sur plusieurs semaines.

C'est notre devoir fraternel de accompagner de notre prière et de nos vœux fervents cet Institut déjà si digne d'éloges. Que ce Chapitre spécial lui confère un renouveau de force et de jeunesse, un renouveau surtout spirituel, marqué à la fois par une fidélité authentique à notre Fondateur commun et par une sensibilité sage et courageuse aux signes des temps, afin que cette Congrégation puisse accomplir, avec la nôtre, sa mission auprès des jeunes.

Le Centenaire de la Congrégation

Venons-en au premier des deux sujets annoncés. Nous avons à peine conclu, le 8 décembre dernier, les célébrations du Centenaire de la Basilique de Notre-Dame-Auxiliatrice (vous en trouverez un court rapport dans la rubrique intitulée « *Activités du Conseil supérieur...* ») et voici que je vous invite à commémorer un autre Centenaire: celui de l'approbation de notre Congrégation, qui eut lieu par Décret le 1er mars 1869.

Je dirais que les deux événements ne se succèdent pas par hasard. Par la construction et la consécration du sanctuaire dédié à la Vierge, Don Bosco avait mis sa Congrégation, surgie de manière très humble en 1859, sous la protection spéciale de Notre-Dame-Auxiliatrice. C'est à son intercession qu'il avait confié l'avenir de sa fondation. La Congrégation s'était solidement affirmée au cours des 10 premières années de son existence. Mais par sa croissance même et par son originalité, elle avait multiplié autour d'elle des oppositions et se heurtait à des difficultés pour obtenir son approbation.

De tout cela, Don Bosco en était pleinement conscient quand, le 8 janvier 1869, il partit pour Rome. Mais sa confiance en la Vierge Auxiliatrice fit qu'il ne renonça pas à son projet. Il devait confier plus tard à ses proches collaborateurs: « J'avais décidé d'aller à Rome. De nombreux obstacles se présentaient... De nombreux évêques et d'autres personnes, par ailleurs très pieuses et très bien disposées à mon égard, tentaient de me convaincre de l'inutilité de ma démarche. On m'écrivait de Rome qu'il était tout à fait inutile de m'y rendre, que je perdais mon temps, que je n'obtiendrais pas ce que j'allais demander, que l'approbation des Règles était chose impossible. Je pensais alors: tout est contre moi, et pourtant le coeur me dit de me rendre quand même à Rome. Le Seigneur qui a en main le coeur des hommes, me viendra en aide. J'irai à Rome. Et plein de confiance, je partis. J'étais intimement persuadé que la sainte Vierge me viendrait en aide et qu'elle arrangerait tout à mon avantage. Et personne ne m'aurait enlevé cette conviction ».

Nous ne savons pas ce qui se passa. La Vierge, par son intercession

extraordinaire, ouvrit toutes les portes. Cette approbation, si patiemment et si dignement attendue, fut accordée.

La signification de l'approbation pontificale

Quand notre Fondateur revint de Rome, ceux qui vivaient à l'Oratoire comprirent la portée du grand succès qui avait été remporté. Le Chevalier Oreglia notait alors: « Il semble qu'à l'Oratoire tous soient devenus fous. On chante, on fait de la musique, on crie, personne ne tient en place. Même les cloches ne s'arrêtent pas de bourger et obligent ainsi ceux qui habitent à distance de se réjouir avec nous ».

Nous vivons aujourd'hui au sein de l'Eglise et de la société sur une position pacifiquement conquise. Peut-être ne mesurons-nous pas toute l'importance de cette reconnaissance dont nous jouissons aujourd'hui, sans mérite de notre part.

Mais reportons-nous au printemps de 1869. Le Décret pontifical donnait à la Congrégation son approbation et avec elle le droit de vivre et d'agir selon les propres Règles, la garantie contre les ingérences extérieures, la reconnaissance d'une mission précise en faveur des jeunes. Turin allait être le point de départ d'une oeuvre prête à s'étendre au-delà des mers.

De plus, Don Bosco, qui dans toutes ses démarches était animé par la foi, voyait dans la confirmation de Rome l'insertion officielle de sa Congrégation dans le grand organisme spirituel de l'Eglise. Cela était pour lui un motif de réconfort extraordinaire, étant donné le sens très vif qu'il avait de l'Eglise, et étant donné aussi — le mot ne me semble pas déplacé — sa fierté et celle de sa famille religieuse de se mettre au service du Royaume de Dieu. Sa mission parmi les jeunes est devenue partie de sa mission de l'Eglise.

Nous avons choisi de vivre « in unum »

Parlant et écrivant, à cette occasion-là à ses Salésiens, Don Bosco mit en évidence, avec sa forte conviction et son sens de la responsabilité, un discours mémorable qu'il tint, le soir du 11 mars 1869, devant la venant de consolider entre les membres de la nouvelle Congrégation. Le

discours mémorable qu'il tint, le soir du 11 mars 1869, devant la communauté des Salésiens réunie après les prières au réfectoire, est tout entier inspiré par ce grand sujet.

Ecoutez les paroles de Don Bosco: « Chers amis, notre Congrégation est approuvée; nous sommes liés les uns aux autres. Mais je suis lié à vous et tous ensemble nous sommes liés à Dieu... Nous ne sommes plus des personnes privées, mais nous formons une société, un corps visible... Ce soir, je vous dirai peu de choses, mais elles sont à retenir, parce qu'elles sont le fondement de notre Société. Nous avons choisi de vivre *in unum*. Que veut dire habiter *in unum*? ». Et notre bon Père, après avoir ainsi énoncé son thème, le développe, comme son esprit pratique le lui suggérait — avec force détails et exemples à l'appui et avec cette intention bien évidente de définir un esprit et de préciser une idée —, ce qu'il entendait par cette unité destinée à regrouper toutes les forces salésiennes dans la charité, dans l'intention, dans le travail, dans une unique mission.

A un siècle de distance, il faut reconnaître que la consolidation et l'expansion de notre famille ont été dûes en grande partie à la solidité compacte de son esprit.

Les événements étant bien replacés dans leur contexte, on ne peut pas dire qu'il y eut, dans le cours de notre histoire, des courants de dispersion à l'intérieur de notre famille. L'individualisme n'a jamais supplanté l'intérêt commun. On allait de l'avant avec un enthousiasme franc, hardi, parfois ingénu. La figure et la pensée de Don Bosco sont cependant restées exemptes de tout réserve. Elles sont restées la norme d'action per excellence. Le patrimoine spirituel des premières générations se transmet à celles qui suivirent comme un héritage sacré. Nous n'avons pas connu de graves mouvements d'indiscipline et de division. Nous avons été un corps qui n'a pas connu de fêlures fatales. Attribuons-en le mérite à ceux qui nous ont précédés.

Il arrive, actuellement, qu'on entende des critiques sur le passé ou qu'on en souligne les déficiences. Mais l'unanimité des confrères dans leur esprit, dans leur apostolat, dans leur style de vie a obtenu des résultats si positifs qu'ils ont, aussitôt après les paroles et les exemples de Don Bosco, une leçon qui s'impose à nous.

Rappel à l'unité

Cent ans après cette date historique, en une époque où tout est appelé à se rénover et pendant que l'élan vers les choses nouvelles comporte aussi, à côté de saines conquêtes, la confusion et une dispersion des énergies, je voudrais reprendre, pour la souligner, la pensée de Don Bosco sur le thème fondamental de l'unité.

La Congrégation a besoin de la contribution responsable de tous les confrères en cette laborieuse vigile du Chapitre général spécial. C'est pour cela que je l'ai demandée personnellement à chacun de vous.

Je désire que rien ne se perde de ce magnifique patrimoine d'idées, d'expériences, d'élan, dont vous êtes tous dépositaires. Nous voulons mettre en action tous les moyens pour stimuler en vous ce devoir précis et filial de solidarité et de collaboration. Mais pour que cela se réalise de manière positive, il faut que soit reconnue la priorité du grand principe de l'unité. Les mille et mille composantes des confrères doivent converger en une unique résultante qui coïncide avec le bien commun de la Congrégation. Les plus brillantes intuitions de l'intelligence, les propositions individuelles ou collectives les plus merveilleuses, les discussions des problèmes à tous les niveaux, tout cela risquerait de se réduire à des jeux stériles si cela ne contribuait pas à rendre plus parfaite et plus féconde dans son unité la mission irremplaçable à laquelle la Congrégation a été appelée en notre temps.

Unité dans le pluralisme

Il existe aujourd'hui un danger pour cette unité qui constitue le centre vital et la raison d'être de notre vocation. Ce danger se présente sous le nom de pluralisme.

Je m'explique. Notre effort pour l'unité ne veut pas et ne doit évidemment pas annuler les exigences d'un pluralisme que Vatican II et notre 19. Chapitre général ont solennellement reconnu.

Il existe actuellement de nombreuses initiatives qui s'efforcent de mettre en valeur les ressources particulières de notre Congrégation et qui cherchent à favoriser notre mission commune à travers les diversités des formes et des milieux. Il reviendra au 20. Chapitre général de dire avec autorité son mot à ce sujet. Nous ne voulons pas d'un ensemble

monolithique qui étouffe les caractéristiques et la fraîcheur des sensibilités et des exigences particulières. Don Bosco nous a enseigné ce respect des hommes et cet accueil cordial de l'apport et des exigences de tous quando il s'agit de réaliser le bien.

Je veux seulement faire remarquer que le pluralisme, s'il est bien compris, ne peut pas faire abstraction d'une indispensable unité. Je voudrais même souligner que l'unité doit être d'autant plus assurée qu'en face d'elle se fait sentir le besoin de la diversité, et cela afin de préserver notre unité de la dispersion et de l'émiettement. Nous voulons une unité qui regroupe et mette en valeur les forces de tous et non un bloc uniforme qui les ignore et les écrase. L'unité est une exigence contemporaine comme elle l'était, pour d'autres raisons, il y a cent ans. Elle est nécessaire, non seulement pour l'importance du devoir qui nous incombe par le prochain Chapitre général, mais elle s'impose surtout face à la désorientation qui nous entoure et qui risque de bouleverser aussi notre jugement. Elle est commandée aussi par la complexité des problèmes et l'expansion de notre Congrégation.

Déjà le Pape nous a mis en garde quand, citant un auteur de l'Antiquité, il disait de notre Congrégation: « *Magnitudine laborat sua* ». La Congrégation est menacée dans son extension même.

Si Don Bosco faisait appel à l'unité pour assurer la densité et la stabilité nécessaires à sa Congrégation naissante, nous devons aujourd'hui répéter vigoureusement cet appel pour travailler au renouveau conciliaire qui met en jeu la responsabilité de chacun de nous.

Il sera possible de conserver l'unité constructive de notre Congrégation, pourvu qu'en chacun de nous brillent et s'affirment les principes fondamentaux de notre vie chrétienne et religieuse avec les éléments vraiment essentiels de notre esprit.

On ne construit pas sur les sables mouvants de la discussion outrancière, de la présomption hâtive et de la superficialité ingénue quand le bien de la Congrégation est en cause.

Il est évident que ce n'est pas à chaque confrère qu'il revient de déterminer ce qui concrètement constitue l'élément essentiel de l'unité et ce qui revient à un pluralisme sensé. Seul pourra se prononcer, en temps utile, celui qui en a le droit. Se placer en dehors de cette norme,

je le répète, serait pousser la Congrégation vers une situation non seulement de confusion et d'incertitude, mais d'anarchie et de désintégration, et donc de stérilité.

Unité dans la fidélité au Pape

Permettez que je vous indique au moins un secteur de première importance où nous devons être, en quelque partie du monde que nous nous trouvions, *cor unum et anima una*, sans aucune concession aux pluralismes. Je parle de notre fidélité au Pape.

Notre adhésion à l'enseignement du Pape doit avoir cette spontanéité et cette totalité nourrie de notre foi en l'Évangile et de notre fidélité à l'enseignement de Don Bosco. Nous ne pouvons donc pas dissiper une de nos caractéristiques les plus sacrées en nous perdant dans des discussions byzantines. Notre fidélité au Pape ne doit pas seulement être conventionnelle et officielle. Nous devons chercher à la rendre vivante et efficace dans le déroulement journalier de notre apostolat, spécialement en ces temps-ci où, hélas, on ne se gêne pas pour mettre en discussion l'autorité de l'enseignement du Pape.

Son enseignement, rappelons-le, est le principe de notre unité et de notre union avec l'Église. Sans cette fidélité, on peut dire que nous ne serions pas les fils de Don Bosco.

Au moment où j'achevais cette page, j'ai reçu, sans m'y attendre nullement, un télégramme que je vous citerai en entier. La spontanéité exceptionnelle de ce geste, la chaleur qui l'anime, la confiance dont le Saint-Père fait preuve envers notre modeste travail parmi les jeunes, tout cela doit nous aider à donner vie aux sentiments et aux résolutions que j'ai exprimés dans la réponse à ce télégramme.

Télégramme du Saint-Père pour la fête de Don Bosco

*Sig. Don Luigi Ricceri
Rettor Maggiore
della Pia Società Salesiana - Torino*

La fête de saint Jean Bosco ravive en ce jour notre reconnaissance

envers le Seigneur qui a suscité dans son Eglise la méritante Société Salésienne. A elle notre bénédiction spéciale la confirmant dans sa vocation de former les jeunes. Qu'aux besoins spirituels et moraux de l'actuelle génération des jeunes, comme aussi à leurs généreux projets d'un monde rénové, corresponde chez les fils de Don Bosco un accroissement d'amour, de dévouement et de confiance envers l'enfance et la jeunesse. Nous invoquons la bénédiction de Dieu sur le élèves, les anciens élèves et leurs maîtres.

Paulus P. P. VI

Réponse du Recteur Majeur

*A Sa Sainteté Paul VI
Cité du Vatican*

Profondément touché par le vénérable message que Sa Sainteté dans sa bonté paternelle a daigné nous envoyer à l'occasion de la fête liturgique de notre Saint Fondateur, je me fais l'interprète des remerciements très vifs de notre Congrégation qui fait sienne Votre parole d'encouragement qui nous stimule et nous donne des motifs pour répondre plus intensément à l'attente de l'Eglise ainsi qu'aux besoins et aux inquiétudes de la jeunesse de notre temps. Au nom de tous les salésiens je renouvelle l'attachement filial de nos coeurs, la pleine adhésion de nos esprits dans la fidélité au Vicaire du Christ qui guida notre Fondateur en des temps difficiles, sentiment qui reste l'héritage sacré que Don Bosco transmet à ses fils.

Luigi Ricceri
Recteur Majeur

Un autre danger: la « sécularisation »

Permettez-moi à présent de faire allusion à un autre danger que l'on rencontre dans des milieux très étendus dans l'Eglise. Il se présente sous le nom de « sécularisation » ou encore d'« horizontalisme ». Une attitude de ce genre risque d'ébrécher l'unité de pensée et d'action,

non seulement dans l'Eglise en général, mais aussi à l'intérieur de notre Congrégation.

On parle et on écrit sur ce sujet dans les domaines de la théologie, de la pastorale ou de la vie religieuse.

Ce n'est pas mon devoir de traiter ici de ce phénomène complexe et grave. Je dis seulement que sous ce mot on fait passer toute une gamme de concepts et de principes, dont certains sont acceptables, d'autres discutables, d'autres enfin sont franchement destructeurs. C'est précisément en cela que réside le danger.

Je désire en ce moment attirer votre attention et faire quelques remarques sur un ensemble d'applications pratiques, qui, au nom de la « sécularisation », viennent détruire des éléments essentiels de la vie religieuse. Je vous dirai d'abord que l'Union des Supérieurs généraux s'occupe en ce moment de ce problème. C'est dire l'importance que revêt ce sujet.

Pour ce qui nous occupe à présent, il me semble que la pensée de Paul VI, par son autorité et sa clarté, peut, mieux que toute autre, nous éclairer. « Deux critères d'action semblent se disputer l'orientation des religieux: le premier, dont on entend si souvent parler et qu'on voit si souvent à l'action, s'exprime par le désir d'être le plus proche possible de l'homme dans son existence actuelle, multiple et changeante, de manière à partager le plus possible sa manière de penser et de vivre, comme pour rappeler l'exemple de saint Paul: " Je me fais tout à tous pour pouvoir en sauver à tout prix un bon nombre " (1 Cor. 9,22). L'intention de ce critère est certainement excellente. Il traduit un ardent amour apostolique en tant qu'il pousse à vivre mieux *pour* les autres. Mais ce n'est pas un critère sage quand il pousse à vivre *comme* les autres. Ce critère doit donc être corrigé par d'autres critères, selon les paroles mêmes de l'Apôtre lequel affirmait en un même temps son inconditionnelle soumission à la loi du Christ (cf. *ib.* v. 21). Ainsi le désir louable de mieux comprendre et de mieux partager la réalité concrète de la vie du monde ne doit pas se transformer, ou se déformer, en un conformisme esclave des idées et des coutumes courantes, diverses et changeantes, ni en un relativisme qui se détache de l'immuable vérité des dogmes catholiques, de la

fidélité aux traditions éprouvées et fécondes. Il sera donc sage de la part des religieux, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier, de s'en tenir toujours, dans leur vie religieuse et apostolique, à la ligne de pensée et d'action tracée par leur Supérieur. Elle fera d'eux des soldats immédiatement disponibles pour le combat. Elle leur permettra de se pencher avec une raisonnable indulgence sur le monde à conduire au salut, tout en les gardant libres et détachés à son égard, selon les exigences de la foi et les devoirs de la vie religieuse » (*Lettre au Préposé Général des Jésuites*, le 27 juillet 1968).

Ainsi parle Paul VI.

Si donc par suite des obligations du ministère ou par obéissance (et non par goût immodéré d'expériences, de partage de la vie du monde, ni par un fâcheux et stérile mimétisme mondain) nous sommes invités à aller vers ce monde « sécularisé » pour lui porter sincèrement le Christ, la première et indispensable condition est que nous nous ouvrons davantage au Christ.

Or le plus grand danger est justement que la « sécularisation » externe nous porte à la « sécularisation » interne, c'est-à-dire à ne plus tenir compte de la « Grâce » qui est le fondement de toute vie religieuse. Si donc il fallait céder quelque chose sur le plan extérieur, il faudra en même temps fortifier davantage la vie intérieure, insister sur le rapport personnel avec Dieu. Je dirais qu'il s'agit quasiment d'une loi physiologique: s'il fallait vivre au milieu des glaces du pôle, en ferait en sorte que l'alimentation, le vêtement, tout l'aménagement de la vie aident à préserver notre organisme des effets de la basse température ambiante.

Ce genre de « animation » ou de « immunisation » face à nos activités extérieures, on ne voit pas comment on pourrait l'obtenir sans la prière, sans la méditation, sans cette alimentation périodique de l'âme, qui dans les retraites se met au contact avec Dieu et y puise de nouvelles énergies, sans cette nourriture divine qui est un véritable aliment qui doit soutenir l'âpre cheminement sur les voies du monde contemporain, sans la lecture attentive et calme des livres sacrés et des ouvrages de spiritualité qui sont source de lumière et de sécurité.

Le mirage du messianisme social

Dans le phénomène de la sécularisation il y a un autre aspect qui nous intéresse non seulement en tant que religieux mais aussi en tant qu'apôtres. Souvent, en ces jours-ci, au nom d'un certain « horizontalisme », on voudrait faire du christianisme un messianisme social, comme si le Christ avait seulement enseigné l'amour du prochain, oubliant que cet amour est la conséquence de l'amour de Dieu.

Mais comme l'a écrit récemment le Père Danielou: « Si l'on réduit la charité à un simple dévouement humain, on comprend comment beaucoup ne voient plus ce qui distingue un bon chrétien d'un bon marxiste » (*N.d.T.*: sans réf.; trad. de l'ital.).

De même le Cardinal Suenens, dans un de ses derniers ouvrages, dit non moins clairement: « Il faut résister au mirage d'un messianisme social. Le message chrétien, et par conséquent l'apostolat de l'Eglise, appartient en premier lieu au camp spirituel. " Mon royaume n'est pas de ce monde " a dit le Christ. Il faut donc bien distinguer l'attitude d'une Eglise préoccupée d'apporter sa pleine collaboration à la solution des problèmes sociaux de l'attitude de ce messianisme trompeur qui fait du confort matériel, ou du confort temporel, le seul but du cheminement vers le progrès. On ne peut pas attendre que soit d'abord améliorée la condition sociale des pauvres pour leur annoncer le message de l'Evangile » (Suenens, « *La corresponsabilité dans l'Eglise d'aujourd'hui* », trad. de l'ital.).

Quelle est alors en pratique la juste ligne?

Etant donné que la « fin spécifique de l'activité missionnaire est l'évangélisation ou la fondation de l'Eglise parmi ces peuples ou ces groupes humains où elle n'existe pas encore » (*Ad Gentes*, 6), nous devons reconnaître avant tout que l'évangélisation et la promotion humaine ne s'excluent pas l'un l'autre. Au contraire, l'une appelle l'autre, même si l'une n'épuise pas entièrement l'autre.

Mais il est vrai aussi, comme l'affirme le Père Chenu, que l'évangélisation est d'un autre ordre, différent de la civilisation. Nourrir les hommes, ce n'est pas les sauver, même si mon salut me demande de les nourrir. Promouvoir la culture n'est pas encore convertir à la foi.

En conclusion: le progrès humain est déjà ouverture vers Dieu, si par progrès nous entendons non seulement le développement économique et technique, mais le développement intégral, comme l'entend « *Populorum Progressio* », c'est à dire « tendu vers la promotion de tout homme et de tout l'homme » (14), ce qui postule une orientation vers Dieu créateur et une « insertion dans le Christ vivant » (16).

Ce n'est qu'en ce sens que la raison dernière du développement humain coïncide strictement avec la raison dernière de la mission

Il faut donc qu'à chacun de nous soient bien présents ces principes, afin de les insérer dans notre activité missionnaire, quelles qu'en soient les différentes manières de l'exercer.

J'ajoute que ce principe vaut également pour d'autres apostolats qui ne sont pas strictement missionnaires mais pastoraux. Je veux dire que chacune de nos activités d'apôtre (que cela s'appelle Paroisse, Centre sportif, Foyer des Jeunes, classe de chant, Faculté universitaire) ne peut jamais séparer la promotion humaine de l'annonce de l'Évangile. Ce n'est qu'en unissant harmonieusement ces deux éléments que nos activités seront apostoliquement positives et fécondes.

Souhait final

Il est désormais temps d'amener les voiles. Rappelant encore une fois le Centenaire de l'approbation de notre Congrégation, je pense qu'il est juste d'affirmer que l'unité dans la charité, dans les idées, dans le travail, est une de ces idées-force avec laquelle Don Bosco a cimenté sa famille et qu'il a transmis à ses fils comme une marque distinctive et comme un secret de succès pour le travail apostolique.

« Unissons-nous pour la poursuite du bien » écrivait-il dans les Règlements pour les Coopérateurs. « Restez unis » répétait-il fréquemment aux anciens élèves. « Vivons *in unum* dans la charité » est l'appel constant qu'il répétait sans se lasser à ses confrères, imitant en cela l'exhortation à la charité de Jean l'Évangéliste. Permettez-moi de répéter cette exhortation de Don Bosco, avec la même insistance, en cette année où nous fêtons le Centenaire de la Congrégation et pendant que nous nous préparons à la grande entreprise du prochain Chapitre général spécial.

Et je termine avec un souhait pour chacun de vous. Il m'a été présenté par un confrère. Bien que ce soit une citation de saint Augustin, il me semble que cela est encore valable pour notre époque. Je suis sûr que vous lui ferez bon accueil et que vous chercherez à le réaliser: « Les temps sont bien tristes. Vivons comme il convient, et les temps seront heureux. Les temps, c'est nous qui les faisons ».

A ce souhait je joins mes cordiales salutations et l'assurance de ma prière. Vous aussi priez pour moi.

D. Luigi Ricceri
Recteur Majeur